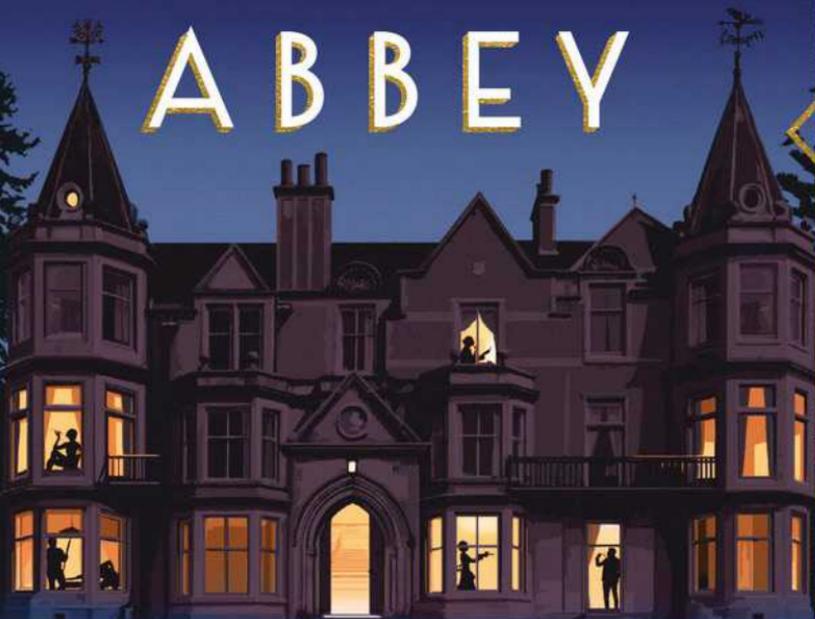


BETH
COWAN-ERSKINE

LOCH
DOWN
ABBAY



PERSONNE N'ENTRE. PERSONNE NE SORT.
LA FAMILLE EST PARFOIS D'UN ENNUI... MORTEL.



LOCH
DOWN
ABBAY

BETH
COWAN-ERSKINE

LOCH
DOWN
ABBAY

Traduit de l'anglais par Agnès Espenan



Titre original
LOCH DOWN ABBEY

Éditeur original
Hodder & Stoughton, une maison du groupe Hachette UK

© Beth Cowan-Erskine, 2021

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2024

À propos de l'autrice

Beth Cowan-Erskine a quitté son Amérique natale pour épouser un Écossais dont l'incroyable famille possède son propre tartan et dont l'arbre généalogique a des branches plus anciennes que le pays dans lequel elle est née. S'inspirant de son mari et de ses proches, elle a écrit son premier roman durant le confinement du Covid-19 avec le secret espoir d'être ainsi bannie à tout jamais des rituelles vacances familiales consacrées à la randonnée. Malheureusement, ce fut un échec cuisant, le livre n'ayant finalement rien déclenché d'autre que d'interminables discussions sur qui jouerait qui dans le film. Quand elle n'écrit pas, elle dirige un cabinet d'architecture d'intérieur dans les Cotswolds.

*Pour ma mère, Teresa,
qui a toujours dit que j'étais une conteuse née.*

Introduction

Loch Down Abbey est un grand domaine situé près du village d’Inverkillen, sur les rives du Loch Down¹, au cœur des Highlands écossais. La propriété est traversée par la rivière Plaid, utilisée pour distiller le whisky du même nom, même si elle est surtout célèbre pour la pêche au saumon.

L’histoire commence en avril, quelque part dans les années 1930. La rumeur d’une mystérieuse maladie commence à se répandre à travers tout le pays. Extrêmement contagieuse, elle est déjà à l’origine de centaines de décès, mais comme la plupart des gens qui y ont succombé étaient anglais, les habitants du domaine ne s’inquiètent pas outre mesure.

1. Jeu de mots : en anglais, *loch* signifie « lac » et *lockdown* signifie « confinement ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Liste des personnages

La famille Ogilvy-Sinclair

La matriarche

Lady Georgina – Comtesse douairière d'Inverkillen.

Ses enfants

Lord Hamish Inverkillen – Dix-neuvième comte d'Inverkillen, fils de Lady Georgina ; marié à **Lady Victoria**.

L'honorable commandant Cecil Ogilvy-Sinclair – Fils cadet ; veuf de la **marquise de Drysdale**.

Lady Elspeth Comtois – Mariée à **Philippe, marquis de Clairvaux**.

Ses petits-enfants

Lord Angus Templeton – Héritier du titre, marié à **Lady Constance**.

L'honorable Fergus Ogilvy-Sinclair – Fiancé à **Lady Eva Zander-Bitterling**.

Lady Annabella (Bella) Dunbar-Hamilton – Mariée à **l'honorable Hugh Dunbar-Hamilton**.

Mais aussi

La pupille de la famille – **Iris Wynford**, parenté inconnue.

Les chiens de la famille – Grantham, un braque allemand, et Belgravia, un labrador noir.

Les petits-enfants – Un adolescent difficile, trois petits Français et trois petits Écossais.

Les domestiques

Hudson – Le majordome.

Mme MacBain – La gouvernante en chef.

M. Mackay – Valet.

Mlle Maxwell – Femme de chambre.

Ollie – Le premier valet de pied.

Mlle Mackenzie – La nurse, surnommée « Nanny ».

Lockridge – Le chauffeur.

Mme Burnside – La cuisinière.

Ross MacBain – Le garde-chasse.

Le vieux MacTavish – Le distillateur.

Et beaucoup d'autres trop nombreux pour être tous nommés ici.

Les autres

M. Andrew Lawlis – Avocat.

Imogen MacLeod – Sa secrétaire.

Le Révérend Malcolm Douglas – Vicaire.

L'inspecteur Jarvis – Chef de la police de Loch Down.

Thomas Kettering – Expert en histoire de l'art, habitant Londres.

Avril

C'était un long trajet de retour après un bal fantastiquement ennuyeux, et le whisky de la nuit précédente rendait cette matinée de voyage pire encore. Lady Annabella Dunbar-Hamilton, fille du comte et de la comtesse d'Inverkillen, se demanda une fois encore pourquoi ils y étaient allés. Le bal de printemps des McIntyre était une tradition, certes, mais ses frères et elle étaient tous mariés à présent. Enfin presque, puisque son plus jeune frère venait enfin de se fiancer : le mariage était prévu dans quelques semaines à peine.

La raison pour laquelle ils avaient ressenti le besoin d'emmener les enfants au bal était un autre mystère. Comment profiter avec tous ces petits fous qui couraient partout ? Nanny avait habituellement la situation en main, mais après les avoir trouvés cachés sous les tables du buffet avec les saucisses qu'ils avaient chipées, Bella s'était demandé si la nurse ne s'était pas donné un peu de courage en se servant dans le whisky qui coulait à flots. Elle n'avait aucune preuve, bien sûr, mais c'était sans importance ; tout le monde savait que les domestiques se servaient dès que la famille avait le dos tourné. Devait-elle en parler aux autres ? Ce dont elle avait surtout besoin, c'était d'un bain avant que

le thé ne soit servi. Elle déciderait ensuite. *Quand allons-nous enfin arriver ?* Voyager était si épuisant.

Les voitures s'engagèrent enfin dans l'allée qui menait à la maison et la jeune femme regarda placidement l'endroit où elle avait vécu toute sa vie. Le manoir, construit sur les rives du Loch Down, était la propriété du clan Ogilvy-Sinclair depuis six siècles. Les domestiques, alignés dans la cour devant l'entrée, les attendaient pour les saluer.

En passant rapidement devant la rangée de femmes de chambre, Bella lança, sans s'adresser à l'une d'entre elles en particulier :

— Nanny ne se sent pas bien. Accompagnez les enfants à la nursery à sa place, je vous prie, puis venez défaire mes malles. (Avisant la gouvernante, elle ajouta :) Ah, madame MacBain, je crois que l'ourlet de ma robe de bal a besoin d'être repris. Le *Strip the willow*¹ est devenu un peu incontrôlable – vous savez comment Lord Neasden peut être. J'ai nettement entendu une déchirure. J'espère que ce n'est rien de grave ; je viens juste de la recevoir d'Édimbourg.

Les femmes de chambre firent la révérence et attendirent que le reste de la famille passe sous l'imposante arche de pierre et disparaisse dans la maison pour oser bouger.

Les membres de la famille ne regardaient jamais les domestiques dans les yeux. Ça ne se faisait pas d'être trop familier avec le personnel de maison. Ceux qui s'occupaient plus particulièrement d'eux, qui les aidaient à s'habiller par exemple, étaient appelés par leur nom. Les autres n'étaient que

1. Danse country écossaise.

des pions interchangeables. Comme aux échecs. Maisie, Daisy, quelque chose comme ça... Moisie ? Bella n'arrivait jamais à s'en souvenir. Mais elle était fille de comte après tout ; elle n'avait pas à s'en souvenir.

Bella entra dans la salle d'armes, le cœur de la maison. Construite au début du xvi^e siècle, c'était une pièce tout en longueur, très haute de plafond et bordée d'anciennes armures et d'armes aux couleurs de la famille. Elle s'engagea dans l'escalier de chêne – la volée de gauche menant aux appartements de la famille, celle de droite à ceux des invités – et rejoignit le premier étage où elle traversa une galerie en bois sculpté dans laquelle était fièrement exposée la cotte de mailles des Inverkillen, entourée d'épées et de haches arrachées aux ennemis vaincus. Bien que cette collection fût convoitée par plusieurs musées, c'était surtout le plafond de la salle d'armes qui suscitait toutes les jalousies. Le manoir était l'une des seules maisons d'Écosse à posséder un plafond voûté peint de scènes de chasse. La rumeur voulait qu'il ait été peint par Holbein lui-même quand Henri VIII avait émis l'idée qu'il pourrait en faire son pavillon de chasse. Le roi d'Angleterre n'avait jamais mis le pied en Écosse, bien entendu, étant donné l'inimitié entre les deux pays, mais le septième comte d'Inverkillen était un idiot et s'était presque ruiné à préparer la maison pour une visite royale qui n'avait jamais eu lieu. Par chance, le huitième comte avait été rapidement marié à une jeune princesse danoise dont la paternité contestée avait été compensée par une dot excessivement généreuse. La septième comtesse avait tout arrangé. Les femmes étaient

souvent les héroïnes dans la famille, même si seuls les portraits des hommes se retrouvaient accrochés aux murs.

Non que Bella ait souvent admiré ces peintures. Elle avait grandi au milieu de ces visages et ils n'étaient rien de plus pour elle qu'une tâche floue sur les murs qui menaient d'une pièce à une autre. Ces œuvres d'art, ces tapisseries, ces objets, tous rassemblés siècle après siècle... qu'y avait-il de spécial là-dedans ? Tout le monde vivait ainsi, non ? Tous les gens qu'elle connaissait, en tout cas.

Bella se retourna en arrivant devant l'arche qui formait l'entrée du couloir. Elle aperçut en contrebas une femme de chambre et deux valets de pied conduisant les enfants vers l'arrière de la maison, leurs petites voix résonnant dans la salle d'armes et amplifiant encore son mal de tête. Ces petits pouvaient être si bruyants. Elle avait hâte de se glisser dans son bain.

En s'engageant dans le couloir aux murs recouverts de panneaux de bois sombre qui menait à sa chambre, elle croisa la femme de chambre de sa mère qui lui fit une légère révérence. Maxwell n'accompagnait jamais la famille au bal, une décision que ni Bella ni Maxwell ne comprenaient. Non que Maxwell s'en plaignît. Elle était ravie de profiter d'une soirée de congé et d'une relative grasse matinée le lendemain. Elle attendit que Lady Bella soit passée et fila vers les escaliers de service. Elle avait espéré pouvoir passer par les escaliers principaux, mais maintenant que la famille était rentrée, il n'en était plus question. Elle s'engouffra derrière

la porte de feutrine verte¹ et descendit sans précipitation au rez-de-chaussée. Surgissant de derrière une porte cachée, elle s'arrêta pour laisser passer Lord Inverkillen et ses fils. *Lord Inverkillen n'a pas l'air particulièrement heureux*, se dit-elle.

— Angus, Fergus, suivez-moi.

C'était un ordre plus qu'une requête. Le comte s'éloigna à grands pas vers la salle des cartes sans même vérifier si ses fils l'avaient entendu. Les deux hommes échangèrent un regard interrogatif et le suivirent, Angus soupirant lourdement. Maxwell se demanda brièvement ce qui avait bien pu se passer au bal puis se dépêcha de traverser la salle d'armes. Elle se faufila par la porte principale et prit sa place près de Mme MacBain. Toutes les deux regardèrent les valets aider Lady Eva, la fiancée de Fergus, à sortir de la voiture. Il y avait bien trop de cérémonial dans tout ça, à son avis ; les valets de pied étaient littéralement sous le charme de la jeune femme qui en profitait autant que possible. Elle était arrivée de Londres à peine quelques jours plus tôt et avait passé son temps depuis à rendre fous tous les domestiques. Ils étaient habitués à gérer des invités difficiles – sans compter les membres de la famille – mais Eva avait l'air de croire que son mariage ferait d'elle la comtesse en titre et distribuait déjà ses ordres à gauche et à droite comme si la maison lui appartenait. Les femmes de chambre étaient épuisées. Maxwell songea aux domestiques qu'Eva avait laissés à Londres ; leur

1. Une porte recouverte de feutrine verte constituait la ligne de démarcation entre les parties de la maison réservées aux maîtres et celles des domestiques.

vie devait être bien plus tranquille à présent. Un sourire furtif passa sur ses lèvres.

Commander une équipe entière de domestiques provoquait en elle une excitation dont Eva était sûre qu'elle ne se lasserait jamais. Mais faisait-elle vraiment le bon choix en épousant Fergus ? Malheureusement, celui-ci était le plus jeune des deux fils Inverkillen. La roue de secours, pas l'héritier, comme le père d'Eva l'avait fait remarquer quand Fergus lui avait demandé sa main. Sa fille unique méritait le meilleur. Mais Lord Zander-Bitterling était un pragmatique avant tout. Sa société fournissait en fruits de mer le palais royal ainsi que d'autres adresses prestigieuses de Londres. Quand on lui avait expliqué, au cours d'un dîner chez les White, que c'était Fergus qui dirigeait l'entreprise de pêche au saumon de la famille, l'idée qu'il puisse, en tant que membre de la famille, bénéficier d'une remise importante sur le fameux poisson avait considérablement détendu l'homme d'affaires.

Eva avait rapidement été expédiée en Écosse, où elle s'était installée dans ce qui, à ses yeux, n'était guère plus que des appartements exigus, afin de superviser les préparatifs du mariage. La crème de la société londonienne se déplacerait pour assister à la cérémonie. L'événement serait dans tous les journaux, peut-être même dans *Tatler* si elle y arrivait, elle n'allait donc pas laisser une bande de domestiques de province dont la plupart n'avaient jamais quitté leur village se charger de l'organisation. Après plusieurs jours sur place, elle réalisait à quel point elle avait eu raison de venir au plus tôt. Du tartan pour un mariage ? Soyons sérieux. Bien

sûr, nous étions en Écosse et bien sûr, c'était la tradition, mais ces costumes de cérémonie étaient tout bonnement horribles. Non, vraiment, heureusement qu'elle était arrivée en avance.

— Madame MacBain, peut-on se retrouver dans le petit salon pour revoir la liste provisoire des invités ? Elle doit impérativement être finalisée pour jeudi si nous voulons avoir le temps de faire imprimer les invitations. Je vais juste retirer mon chapeau et me rafraîchir un peu.

Sur ces mots, elle se dirigea vers l'intérieur sans attendre la réponse.

Mme MacBain resta stupéfaite un instant puis se ressaisit, hocha la tête et répondit :

— Très bien, Madame.

Elle tourna la tête pour voir les trente ou quarante valises et malles qui étaient en train d'être sorties des voitures, et les chiens de la famille, Grantham et Belgravia, qui aboyaient et sautaient au milieu de tout ça. *Comme si je n'avais rien d'autre à faire*, se dit-elle.

Maxwell adressa à Mme MacBain un regard de sympathie et ajouta :

— Quatre jours ici et elle pense qu'elle dirige la maison.

— Typique des Anglais, répondit Mme MacBain. (Elle se dirigea vers la porte d'entrée, interpellant les femmes de chambre :) Vous allez devoir vous occuper des bagages sans moi. Je vous rejoindrai aussi vite que possible. Assurez-vous juste que les valets rentrent tout en une seule fois. Pas de pause cigarette. Les chiens sont dehors et je ne veux pas que la catastrophe de l'an dernier se reproduise !

Débarrasser la malle de voyage préférée de Monsieur le comte de l'odeur d'urine avait pris des semaines.

Mme MacBain arriva dans le petit salon la première. Le bruit de la salle d'armes s'évanouit quand elle ferma la porte derrière elle. Par habitude, elle jeta un œil dans la pièce pour vérifier que tout était en ordre, puis lissa sa robe et regarda par la fenêtre en attendant Lady Eva. Elle avait toujours détesté cette pièce. Le tapis avait été tissé dans le tartan¹ familial, dont les couleurs lui donnaient mal à la tête. Elle avait mis des années à convaincre Lady Inverkillen de la recevoir dans son salon privé pour passer en revue les programmes hebdomadaires. Elle allait devoir faire de même avec Eva, mais elle avait l'intuition que l'opération risquait d'être plus compliquée. Elle nota mentalement de chercher une autre pièce afin d'en faire le salon de travail de la jeune femme. La salle Wedgewood pourrait peut-être faire l'affaire.

Alice MacBain savait qu'elle était parfaitement compétente. Si elle avait été un homme, elle aurait été majordome en chef, se disait-elle souvent. Mais en tant que femme, elle n'avait pas eu d'autre choix que de commencer comme femme de chambre. Elle avait progressé rapidement jusqu'à devenir gouvernante et dirigeait le manoir depuis presque quinze ans. Elle était la plus jeune gouvernante de la région, et cela était toujours mentionné avec une pointe d'admiration. Elle connaissait tous les

1. Étoffe de laine à carreaux de couleurs, typique des peuples celtes. En Écosse, les tartans sont associés aux clans, aux familles depuis le XIX^e siècle.

domestiques et menait ses troupes comme un amiral de la flotte royale.

S'écartant de la fenêtre, elle jeta un œil à la pendule sur le manteau de la cheminée. Cela faisait déjà dix minutes. Elle devait s'assurer que le thé était prêt et aller chercher des serviettes dans le placard à linge. Maintenant que la famille entière était de retour, le service allait devoir reprendre à un rythme soutenu. Quinze minutes à présent. Où était-elle ? L'après-midi allait être long.

Mme MacBain ouvrit la porte et regarda en direction de la Salle d'Armes. Le bruit ne s'était pas encore calmé. Les manteaux avaient été rangés, comme les femmes de chambre devaient le faire. Dans l'escalier des invités, elle aperçut le commandant. Elle allait devoir rappeler au personnel d'ouvrir l'œil. Il avait la fâcheuse habitude de fouiner quand il venait en visite et des objets disparaissaient régulièrement. Depuis l'an dernier, elle n'avait toujours pas retrouvé les coquetiers Régence en argent.

Cecil Ogilvy-Sinclair attendait avec impatience de pouvoir se plonger dans un bon bain chaud. Il soupira tristement en pensant à sa baignoire en cuivre, chez lui, à Stronach Castle. Ici, dans la maison de ses ancêtres, il était relégué à l'étage des invités et ne disposait que d'une baignoire de mauvaise qualité dans laquelle il tenait à peine. *Secoue-toi*, se dit-il, *ce n'est que temporaire*. Cecil était plein d'amertume. Il aurait fait un bien meilleur comte, selon lui, que son frère aîné, Hamish. Montant l'escalier, il repensa à leur enfance. Hamish avait passé son temps à courir dans les

prés, sans chaussures, les vêtements déchirés, sympathisant avec les domestiques – *un vrai sauvageon*, pensa Cecil avec dédain. Cecil, au contraire, avait été un gentleman modèle, dévoué à sa famille et aux plus belles choses de la vie. Il avait étudié l'art, la littérature, la culture, tout ce qui comptait. À douze ans, il maîtrisait magnifiquement le piano. Et à seulement quatorze ans, il pouvait réciter n'importe quel poème de Byron par cœur. Il avait une connaissance encyclopédique des vins français. Il était clairement plus habilité à devenir comte que son souillon de frère qui confondait Manet et Mozart. Au bout du compte, son père avait envoyé Cecil à l'armée, demandant à un ancien camarade de régiment de prendre son fils sous son aile. Il n'avait pas fait plus d'effort que nécessaire, espérant que la solde de commandant suffirait à compléter sa rente mensuelle. Son père pouvait être si mesquin. Quand ses luxueux besoins avaient fini par dépasser ses ressources, il s'était tourné vers son seul autre talent : les cartes.

C'était à la table de jeu qu'il avait trouvé fortune. Pas en gagnant – c'était un joueur épouvantable – mais en choisissant avec qui il perdait. C'est en effet dans la salle de jeu de Lord Elsmere qu'il avait été présenté à la marquise de Drysdale, enfant unique du défunt marquis de Bertach. Elle était légèrement plus âgée que lui, un peu grassouillette et plutôt quelconque, mais très élégamment vêtue et bien plus riche que Lord Inverkillen. Cecil perdit plus avec elle qu'il ne pouvait se le permettre, mais se fit pardonner en lui faisant une cour effrénée qui fit jaser le Tout-Londres. Elle finança le tout, bien entendu. Ils se marièrent trois mois plus tard

en grande pompe à Stronach Castle, sa propriété en Écosse. Ils vivaient dans leur maison londonienne de Regent's Park durant l'hiver, passaient l'été dans leur propriété française près de Bordeaux et possédaient également plusieurs petites maisons en Europe dans tous les endroits qui comptaient. Mais chaque année, Cecil revenait à Loch Down pour le bal de printemps.

Juste avant d'atteindre sa chambre, il entendit quelqu'un appeler son nom derrière lui. Il se retourna et découvrit un valet de pied à bout de souffle en haut des marches.

— Excusez-moi, Monsieur, mais la comtesse douairière souhaite vous parler.

— Quoi, maintenant ? postillonna Cecil, agacé.

La dernière chose dont il avait envie, c'était une discussion avec sa mère. Il soupira profondément, sa main sur la balustrade de chêne. Lentement, il rebroussa chemin et descendit l'escalier, au grand soulagement du valet de pied qui n'avait aucune envie d'annoncer à la comtesse douairière que sa demande avait été rejetée.

En sortant de la maison par la porte principale, Cecil découvrit la voiture de sa mère à l'arrêt, portière ouverte pour lui.

— Mère, dit-il avec lassitude en entrant dans le véhicule, pourquoi vous entêtez-vous à vous faire raccompagner chez vous en voiture ? Le trajet porte à porte ne prend pas plus de deux minutes à pied.

Drummond House était en effet très proche du manoir, de l'autre côté seulement de l'allée circulaire qui passait devant la maison. Angus avait une fois envoyé une balle de tennis depuis le manoir

pile dans la porte d'entrée de la maison de sa grand-mère. Elle n'avait pas apprécié ; la balle avait cassé un vase rempli de fleurs. *Aussi peu fait pour être comte que son père*, pensa Cecil. Il n'y avait vraiment aucune justice en ce monde.

— Une lady ne marche pas jusque chez elle, d'autant plus quand elle est déjà installée dans la voiture. Merci, Lockridge.

Elle s'appuya sur la main du chauffeur pour s'extraire du véhicule tandis que Cecil sortait de l'autre côté.

La comtesse douairière habitait une magnifique maison couverte de lierre construite à la fin des années 1840, après qu'un incendie avait ravagé le manoir. À l'époque, nombre de gens avaient été suspectés mais, pour finir, la responsabilité avait été imputée aux domestiques, bien que le feu ait pris dans la chambre du treizième comte. Personne ne s'était demandé pourquoi sa maîtresse fraîchement quittée s'était trouvée là à ce moment précis.

Étant donné la taille de la famille Inverkillen à cette période – la fécondité n'était pas un problème chez eux – les premier et deuxième étages de Drummond House avaient été consacrés aux chambres, mais seule celle de Monsieur le comte possédait une garde-robe et un petit salon. Cela avait causé une belle dispute parmi les membres de la famille qui s'était terminée par le vol d'un vase d'assez grande valeur à travers la fenêtre du grand salon. Suite à cet épisode, des arbustes avaient été plantés en dessous de chaque fenêtre.

Le rez-de-chaussée ne comptait que quatre pièces : un grand salon, un petit salon, une salle à manger et une bibliothèque. L'ensemble était

exigu, mais ils s'en étaient sortis. Une fois la famille réinstallée dans le manoir, Drummond House avait été offert à la comtesse douairière et utilisée pour loger les invités de moindre importance, ce qui n'avait jamais beaucoup plus à Lady Georgina. Elle détestait être obligée d'accueillir les hôtes de troisième rang, mais fort heureusement, les Ogilvy-Sinclair recevaient peu.

En entrant avec son fils dans le grand salon, elle demanda que le thé leur soit servi immédiatement.

— Je suis totalement déshydratée après ce long trajet. Pourquoi nous obstinons-nous à y aller ? C'est un si long voyage pour une simple soirée. Et ce sont des hôtes si atroces. Honnêtement, qui ne propose pas de plateau de fromages au dîner ?

Cecil haussa les épaules et alluma une cigarette, jouant avec la boîte d'allumettes en cristal posée sur le manteau de la cheminée. Quelle jolie petite chose. Il se demanda si elle avait une grande valeur.

— Alors, que t'a dit l'avocat ? demanda-t-elle en dévisageant son fils.

Elle avait l'habitude déstabilisante de fixer les gens quand elle parlait.

Cecil grimâça et répondit, sur un ton abattu :

— Il n'y a pas de solution, je le crains. Les choses sont claires, ce débauché de Londres est l'héritier légitime !

Lady Georgina était sous le choc.

— Tu veux dire qu'on ne peut rien faire ? Rien du tout ? Pas de codicille caché ou... je ne sais pas. Ça arrive tout le temps dans les romans de Dickens. Il doit bien y avoir une solution.

La femme de Cecil, la marquise, était morte subitement l'hiver précédent et bien qu'excessivement

fortunée, elle n'avait en réalité vécu que sur une rente prise sur la fortune familiale. Tout le reste, y compris le domaine et les diverses propriétés, était détenu par un trust. Et comme Cecil et elle n'avaient pas d'enfant, le domaine, le titre et, plus important, l'argent, tout était revenu à un cousin éloigné à Londres à peine le décès de la marquise annoncé. La lecture du testament avait été un choc terrible pour Cecil.

— Donc tu veux dire, continua Lady Georgina, qu'elle te laisse sans rien à part le château d'Orkney et une petite indemnité ? Je n'ai jamais rien entendu d'aussi mesquin. Imagine si ton père s'était comporté avec moi de la sorte... (Elle émit un *tsssss* pour exprimer sa désapprobation. Lady Georgina aimait beaucoup ça.) Pauvre Cecil. Que vas-tu devenir ?

Cecil n'en savait rien. La minuscule indemnité était déjà presque consommée et si sa mémoire était bonne, le château d'Orkney était une ruine dont seules quelques pièces étaient en état. Le restaurer avait été le violon d'Ingres du père de la marquise, mais il était mort de la grippe espagnole en 1919 sans avoir pu terminer. Cecil avait une fois suggéré à sa femme qu'ils finissent les rénovations et se servent du château comme d'un cottage de pêche, mais la marquise avait rejeté l'idée d'un geste – que pourraient-ils bien en faire ? Le château n'avait que cinq chambres – alors rien n'avait été fait. Comment Cecil était-il censé vivre là-bas avec si peu d'argent, il n'en avait aucune idée. Dans les jours qui avaient suivi la lecture du testament, il s'était convaincu qu'il s'agissait d'une sorte de plaisanterie ou d'une erreur. Il devait y

avoir quelque chose pour lui. Il avait demandé à l'avocat de la famille, Andrew Lawlis, de tout vérifier pour lui, mais il n'en avait rien tiré, à part des frais supplémentaires.

— Je n'obtiens rien d'autre de cette femme, confirma Cecil. Je possède une ruine à Orkney et un inconnu vit à présent tout à fait légalement dans ce qui était mes maisons.

— Savons-nous de qui il s'agit ? Qui est cet homme ? Peut-être pourrions-nous lui parler, insista Lady Georgina qui n'abandonnait jamais quand l'honneur de la famille était en jeu.

— Lawlis dit qu'il s'agit d'un petit-petit-petit-neveu ou quelque chose comme ça. Je ne l'ai pas trouvé dans le *Debrett's*¹. Je crois qu'il est bibliothécaire ; en tout cas, ça a à voir avec les livres, si je me rappelle bien. Mon Dieu, il travaille. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Lady Georgina secoua la tête, compatissante. Être supplanté par un petit-bourgeois, quelle pensée détestable.

Cecil fit courir son doigt sur le manteau de la cheminée en marbre, les yeux rivés à sa chevalière.

— Et maintenant, il possède toute ma fortune. Je méritais cet argent, Mère ! Je devrais au moins avoir la maison en France. Elle est minuscule, vraiment.

Lady Georgina se rappelait cette maison. Elle avait été contrainte de leur rendre visite un été, peu de temps après que Cecil et sa jeune épouse soient

1. Le *Debrett's* – de son nom complet le *Debrett's Peerage and Baronetage* – est un annuaire nobiliaire britannique dont l'origine remonte à 1769.

rentrés de leur lune de miel. Oui, selon les standards de la marquise, c'était effectivement minuscule : seulement quatorze chambres, une salle à manger ne pouvant pas accueillir plus de dix-huit convives et des jardins dont la plupart donnaient directement sur une falaise abrupte qui surplombait la plage. Une plage privée, certes, mais tout ce sable, et ces algues qui faisaient si négligé...

— Non, ce n'est vraiment pas le joyau de la couronne, c'est certain. Peut-être Hamish peut-il t'aider ? Vous êtes frères, après tout. Oh, je ne comprendrai jamais pourquoi ton père ne t'a pas couché sur son testament.

Cecil jeta un regard gêné à sa mère. Lady Georgina n'était pas au courant de son addiction au jeu, un problème dont la marquise et les comtes, passés et actuel, étaient eux bien conscients et qui les avaient contraints à le surveiller étroitement. Cecil avait demandé de l'aide à son frère peu de temps après avoir pris connaissance du testament de sa femme : une maison, de l'argent, n'importe quoi. Hamish avait promis de couvrir les frais des recherches effectuées par leur avocat, mais rien de plus. Ils s'étaient querellés pendant des mois à ce sujet et Cecil était finalement venu faire la paix dans un ultime effort pour obtenir de l'aide. Et pour être sûr qu'Hamish paye bien la facture de Lawlis. Mon Dieu, cet homme avait des tarifs exorbitants ! Cecil avait toujours vécu de la générosité de ses amis, profitant notamment de leurs maisons, mais sans la marquise à ses côtés, il était d'une compagnie assommante. Et quand le mot s'était répandu qu'il avait été laissé sans le sou, sans terre, sans maison, les portes s'étaient toutes

fermées les unes après les autres. Il était donc rentré au manoir. Il repoussa toutes ces horribles pensées.

— C'est pour ça que je suis là, dit-il.

— C'est ce que je pensais. Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il paierait les factures de Lawlis et qu'il s'en tiendrait là. « Pas un sou de plus ! », voilà ce qu'il a dit. Il peut se montrer si cruel. (Cecil se laissa tomber violemment sur le sofa, effrayant le chien.) Au moins, je suis toujours sur son testament.

— C'est sûr, mais ça ne t'aide pas beaucoup pour le moment, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-il d'un air sombre, le regard rivé sur le manoir de l'autre côté de la pelouse. Ça ne m'aide pas du tout.

Au manoir, Fergus pénétra dans la salle des cartes derrière son père et son frère.

— Fermez la porte.

Voilà qui n'était pas de bon augure, songea Fergus.

Depuis des mois, les trois hommes étaient enfermés dans une querelle sans fin sur l'avenir du domaine. La distillerie familiale était un vrai gouffre financier. C'était Angus, l'héritier du titre, qui dirigeait la société. Il n'était hélas pas très doué pour les affaires, mais ce qui inquiétait le plus Fergus, c'était que le whisky était terriblement mauvais. Le cadet voulait faire des changements, embaucher un nouveau distillateur, mais son père et son frère aîné s'y opposaient farouchement et Fergus était de moins en moins optimiste. Apparemment, s'il y avait une chose que le comte aimait encore moins que le changement, c'était le

fait qu'on lui dise qu'il devait changer – d'autant plus si la demande venait de l'un de ses enfants.

Lord Inverkillen ouvrit un livre sur le bureau et feuilleta quelques pages.

— Le trajet a été long et je suis fatigué, mais nous devons discuter de la distillerie.

Fergus avait beaucoup travaillé sur la stratégie à mettre en œuvre pour rendre la distillerie et le domaine rentables. Il avait remis ses conclusions à son père et à son frère quelques jours avant le bal, espérant que son père, au moins, le lirait. Il inspira profondément et récita silencieusement une courte prière.

— Avez-vous lu ma proposition ? demanda-t-il, espérant que le ton de sa voix ne trahissait pas trop son impatience.

Angus se laissa tomber lourdement dans un fauteuil et alluma une cigarette avant de répondre à son frère. Il secoua la tête et grimaça. Des anglaises. *Il faut absolument que je trouve la cachette de Philippe aujourd'hui.* C'était le bon côté d'avoir un oncle français : celui-ci ne quittait jamais la France sans plusieurs valises de Gauloises.

— Non, Fergus. J'ai autre chose à faire de mon temps.

Le jeune homme grogna.

— Comme quoi ? Te cacher dans le pavillon de tennis avec Hugh ?

L'honorable Hugh Dunbar-Hamilton, second fils d'un voisin et ami très proche, était marié à leur sœur Bella. Hugh et Angus étaient inséparables depuis leurs années de pension. Quand les parents de Hugh lui avaient annoncé qu'il allait se marier avec une fille du Yorkshire – l'héritière d'un empire

de la laine ou quelque chose comme ça – les deux amis avaient fomenté un plan pour que Hugh épouse Bella à la place. Même si Hugh n'avait jamais passé beaucoup de temps en sa compagnie, il avait explosé de joie quand elle avait accepté sa demande. Il avait lu les romans des sœurs Brontë et n'avait aucune envie d'aller perdre son temps sur la lande battue par les vents.

— Ton plan comporte soixante-quinze pages, Fergus ! Qui a le temps pour ça ?

Angus retira un brin de tabac de sa lèvre et l'envoya dans les airs d'une pichenette. Pourquoi les cigarettes anglaises étaient-elles aussi mauvaises ?

— Que fais-tu exactement de tes journées pour ne pas trouver le temps d'aider à sauver la famille de la banqueroute ? demanda Fergus.

Angus n'allait à la distillerie que quand il ne pouvait pas l'éviter, laissant ainsi à MacTavish, le distillateur, une autonomie inquiétante dans la gestion des opérations.

— Ça suffit.

Hamish avait parlé calmement, mais Fergus et Angus cessèrent immédiatement de se chamailler. Le comte était homme de peu de mots, mais ceux qu'il choisissait de prononcer pouvaient se révéler particulièrement redoutables lorsque telle était sa volonté.

Hamish soupira. En vérité, il savait que, ce trimestre, les ventes de whisky Plaid n'étaient pas aussi bonnes qu'ils l'auraient souhaité. En fait, elles n'avaient jamais été aussi bonnes qu'ils l'auraient souhaité et il savait que sans la vente de saumon – l'activité dirigée par Fergus – la famille n'aurait quasiment aucun revenu. Hamish détestait l'idée

de vendre son saumon, mais refaire les toitures coûtait cher. En revanche, ce que proposait Fergus était inacceptable.

Celui-ci, parmi d'autres idées, voulait transformer Drummond House en hôtel dans lequel il accueillerait des gens désireux de chasser ou pêcher sur leurs terres. Uniquement des hôtes triés sur le volet, bien entendu, mais avant tout des gens qui accepteraient de payer des sommes plus que généreuses pour une belle journée sur la propriété suivie d'un dîner et d'une dégustation de whisky en soirée. Organiser des week-ends de chasse n'était pas quelque chose de nouveau dans la famille, bien que cela n'ait pas été fait depuis longtemps. Mais là, il s'agissait d'une entreprise commerciale destinée à leur éviter la ruine. Hamish détestait absolument tout dans cette idée. Honnêtement, à quoi servait de faire partie de l'aristocratie si on devait travailler pour vivre ?

Malheureusement, l'entretien du domaine nécessitait beaucoup d'argent. Son propre père avait lutté pour maintenir le navire à flot. Les salaires s'étaient envolés après la guerre, même dans les Highlands. Il était de plus en plus difficile de trouver des gens prêts à travailler pour la paye qu'ils offraient. Hamish et Lady Georgina ne savaient que trop bien ce que coûtait le maintien de leur niveau de vie à Loch Down. Il fallait faire quelque chose, c'était certain, mais permettre à des étrangers de se balader sur leurs terres et attendre de lui qu'il les divertisse ? Non merci. Il y avait d'autres moyens, plus traditionnels, pour renflouer le domaine.

Voilà le cercle dans lequel ils étaient enfermés depuis des mois. La modernisation d'un côté, la

tradition de l'autre. Mais aujourd'hui, Hamish était décidé à régler les choses une bonne fois pour toutes.

— Je suppose que tu penses toujours que remplacer MacTavish est la meilleure chose à faire ?

Hamish ne se retourna pas pour faire face à ses fils.

— Il est maître distillateur ici depuis près de cinquante ans, s'insurgea Angus, qui s'opposait à son frère sur ce point depuis des mois.

Non que le sujet le passionne : il ne voulait tout simplement pas donner raison à Fergus. Celui-ci avait souvent raison, et ça l'irritait au plus haut point.

Fergus, excédé, fit claquer sa langue contre son palais.

— Il n'est pas maître distillateur, Angus. C'est juste un vieux bonhomme qui sait faire du whisky. Nous sommes dans les Highlands, pour l'amour du ciel ; tout le monde ici sait comment faire du whisky. Certains en font même du très bon.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? rétorqua Angus d'un ton sec.

Il s'était déplacé jusqu'au sofa et caressait les chiens qui s'étaient roulés en boule pour leur sieste de l'après-midi. C'était leur endroit favori pour dormir.

— Son whisky est atroce et vous le savez tous les deux, répondit gravement Fergus. (Son père et son frère le dévisagèrent sans un mot.) L'un d'entre vous en boit-il ?

Hamish considéra son fils. Celui-ci marquait un point. La carafe à décanter qu'il tenait à la main était remplie d'un whisky qui ne venait pas de chez

eux. Il n'avait jamais pu se résoudre à placer son devoir avant sa boisson favorite, mais ça ne l'ennuyait que lorsque Fergus le lui faisait remarquer, ce qu'il faisait beaucoup ces derniers temps.

— Et que voudrais-tu que je fasse ? demanda Hamish d'un ton calme. Que j'ouvre les portes du domaine à tous ces singes payants ? (Fergus sentit la colère monter dans sa voix et se prépara pour la suite.) Mon Dieu, ça pourrait être n'importe qui. Tu imagines ta grand-mère à table avec, avec... des Italiens ? Ou, Dieu nous en préserve, des Américains ?

Fergus secoua la tête.

— Non, ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Grand-Mère n'a pas à être impliquée. Si vous lisiez...

— Je l'ai lu !

Il ne l'avait pas lu. Pas vraiment. Il s'était arrêté quand il avait lu la proposition de Fergus de faire revenir sa grand-mère au manoir. Hamish n'avait aucune envie de partager à nouveau son toit avec cette femme. Il aimait sa mère, mais il y avait des limites.

— Quoi qu'il en soit, ça n'a plus d'importance à présent. Les choses ne sont plus entre nos mains.

— Quoi ?

Fergus se sentit défaillir sans vraiment comprendre pourquoi. Il se tourna vers Angus qui semblait aussi confus que lui.

— La distillerie a été vendue.

Hamish se retourna et ne prononça plus un mot.

Angus déglutit. Allait-il devoir s'occuper du saumon maintenant qu'il n'aurait plus à gérer le whisky ? Le travail avait l'air bien plus ardu qu'à

la distillerie. Il se tourna vers Fergus – tout cela était probablement sa faute. Pourtant, son frère avait l'air aussi abasourdi que lui.

— Quoi ? Mais à qui ? Quand cela est-il arrivé ? fulmina celui-ci.

Angus, satisfait de le voir dans pareil état, tira une longue bouffée de sa cigarette. *Oui, je dois définitivement trouver la réserve de Philippe une fois que cette conversation sera terminée*, se dit-il.

Hamish, tournant toujours le dos à ses fils, haussa légèrement les épaules.

— Lawlis s'en est occupé.

Il avala une gorgée de whisky et se déplaça pour regarder par la fenêtre.

Fergus n'arrivait pas à y croire. Il savait que Lawlis poussait Hamish à vendre la distillerie depuis des mois, mais il n'avait pas compris que son père considérait sérieusement cette possibilité. Sans la distillerie, sa proposition n'avait plus de sens.

Les yeux fixés sur les épaules raidies de son père, il comprit qu'il était inutile de continuer à lui poser des questions. Quand Hamish avait terminé, il avait terminé. Fergus se leva et regarda son frère un instant. Angus haussa légèrement les épaules. Fergus se rua sur la porte et essaya de ne pas la claquer en sortant. Il était si en colère qu'il ne vit pas Iris. Il la bouscula, s'excusa avec brusquerie et continua son chemin. *Qu'est-ce que cette fille faisait dans le couloir ?*

« Cette fille » se frotta l'épaule tout en ramassant le livre qu'elle avait laissé tomber. *Pourquoi passent-ils tous leur temps à me bousculer ? On dirait*

que je suis complètement invisible. Remettant un peu d'ordre à sa tenue, elle retourna à sa contemplation des peintures qui ornaient le mur.

Iris Wynford était la pupille de la famille, et invisible, c'était exactement ce qu'elle était pour eux. Lady Georgina l'avait ramenée au manoir douze ans plus tôt. Personne ne savait pourquoi – Lady Georgina n'aimait pas les questions – et la plupart l'avaient donc simplement acceptée, même si leur accueil n'avait pas été des plus chaleureux. La jeune fille prenait ses repas avec eux, mais sa chambre se situait dans l'aile réservée aux invités, une façon très claire de lui signifier qu'elle ne faisait pas réellement partie de la famille. Non que cela la dérangeât : ainsi, elle disposait de tout l'étage pour elle. Et c'était tout de même mieux que l'orphelinat. Ici, au moins, elle pouvait passer ses journées pelotonnée dans la bibliothèque à étudier l'art et l'histoire. C'est d'ailleurs là qu'elle avait trouvé *L'Inventaire* qu'elle venait juste de faire tomber.

L'arrière-grand-père d'Hamish, dernier collectionneur de la famille, avait fait réaliser un ouvrage recensant toutes les œuvres d'art du manoir. Chaque objet faisait l'objet d'un croquis accompagné d'une brève histoire, d'informations sur l'artiste et parfois même sur la façon dont l'œuvre avait été acquise. Ce livre la fascinait, et elle essayait d'étudier une œuvre différente chaque semaine, d'où sa présence dans le couloir quand Fergus lui était rentré dedans.

Cela faisait des mois qu'elle cherchait cette toile, un portrait de la dixième comtesse d'Inverkillen qui avait été réalisé dans les années 1600. C'était

la seule comtesse à avoir été peinte, mais personne ne savait pourquoi. Iris pointa une lampe-torche vers la peinture, la comparant au croquis du livre. Apparemment, aucune des toiles n'avait été restaurée depuis des dizaines d'années, et elle avait donc souvent besoin de s'aider d'une torche pour pouvoir les examiner correctement. Celle-ci, cependant, ne ressemblait absolument pas au croquis du livre. Iris essayait de comprendre le motif sur la robe de Lady Morag quand Fergus lui était tombé dessus. Les tartans ne correspondaient pas. *Lady Morag a presque bon goût*, pensa-t-elle. Un qualificatif que l'on ne pouvait définitivement pas associer au tartan des Inverkillen. Celui-ci avait-il changé au cours de l'Histoire ? Peut-être le tartan avait-il juste été repeint ? C'était vraiment curieux.

L'horloge comtoise sonna quatre heures et Iris se hâta de rejoindre la bibliothèque pour le thé. Quand elle entra dans la pièce, l'atmosphère lui sembla différente de d'habitude. Tous étaient silencieux. Les Ogilvy-Sinclair étaient rarement silencieux. Elle s'avança doucement vers le plateau sur lequel se trouvait la théière, se servit puis alla s'installer dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce, se demandant ce qui pouvait bien se passer.

— Je t'avais bien dit que Nanny n'était pas ivre, lança Angus à sa sœur, l'air étrangement joyeux.

— Ce n'est pas le moment, Angus, le réprimanda sa tante Elspeth.

Lady Georgina entra en coup de vent dans la pièce.

— Je viens juste d'apprendre la nouvelle, annonça-t-elle en s'installant dans un fauteuil. (Elle refusa d'un geste la tasse de thé qu'on lui proposait

et fixa son regard sur sa belle-fille.) C'est la vérité, Victoria ? Nanny est morte ?

Iris laissa échapper un petit cri de surprise. Voilà pourquoi ils étaient tous si calmes.

— Oui, j'en ai peur. (Lady Inverkillen s'exprimait si doucement que tous durent se pencher en avant pour l'entendre.) Le médecin est avec elle en ce moment même.

— Mais comment cela a-t-il pu se produire ? demanda la comtesse douairière. Je pensais qu'elle avait juste bu trop de whisky pendant le bal. Est-ce que cela a un rapport avec ces rumeurs de maladie dont tout le village parle ?

— Ces rumeurs ne sont rien de plus que cela, des rumeurs, dit une voix inconnue depuis le pas de la porte, les faisant tous sursauter. Seulement les élucubrations de femmes qui s'ennuient et qui n'ont rien d'autre à faire pour s'occuper l'esprit, ajouta celui qui s'avéra être le médecin.

Il agita nerveusement sa sacoche. Que son avis puisse avoir moins de poids que les racontars du village l'irritait au plus haut point.

— Il y a eu quelques personnes malades, oui, mais rien qui sorte de l'ordinaire. Et Nanny était âgée. C'était simplement son heure.

— Elle n'était pas vieille, commenta Bella d'un ton sec. Si ?

Soudain incertaine, elle regarda les autres. Angus haussa les épaules et se retourna pour allumer une cigarette. Personne ne savait vraiment quel âge avait Nanny.

— Presque soixante-dix-huit ans, tout de même, répondit le médecin. Je pense qu'on peut dire qu'elle était vieille. Je passerai voir Archie demain